



enfance à lire

Yoko Ogawa, traduit du japonais par Rose-Marie Makino-Fayolle :

La Marche de Mina

Actes Sud, 2008

Collection Lettres japonaises

317 pages

21 €

ISBN 978-2-7427-6910-0

P our la première fois, Tomoko voyage seule. Elle a douze ans et se rend par le train chez sa tante à Ashiya près d'Osaka. Son père est mort depuis plusieurs années et sa mère, qui part se perfectionner en couture à Tokyo pour un an, l'a confiée à sa sœur. L'attendent là beaucoup de choses inhabituelles qui l'émerveillent – une maison de dix-sept pièces de style occidental, un jardin immense qui fut autrefois un petit zoo, toujours habité par un hippopotame nain – et une famille hors-norme aux origines pour moitié allemandes, dont chaque membre a ses habitudes, ses manies. Son oncle, être charismatique d'une élégance suprême, directeur d'une entreprise qui fabrique une boisson rafraîchissante et acidulée, s'absente mystérieusement, de façon sporadique ; sa tante, effacée, silencieuse, passe ses journées dans le fumoir à boire du whisky et à rechercher les coquilles dans les journaux et les prospectus comme s'il s'agissait de pierres précieuses. Grand-mère Rosa est de Berlin, sa chambre est tout encombrée de meubles de facture allemande, d'objets raffinés ; petite et potelée, elle voue une sorte d'adoration aux crèmes et produits de beauté. Avec Madame Yoneda qui cuisine et tient les rênes de la maison, qui s'est occupée d'elle depuis son arrivée au Japon, elles sont comme les deux doigts de la main.

Mais c'est Mina, sa cousine plus jeune d'un an, qui est le personnage fascinant du roman, Mina « dont le corps était trop faible pour partir au loin mais dont le cœur voyageait jusqu'au bout du monde ». Menue, elle porte les cheveux longs – ils sont bruns et bouclés, son visage diaphane révèle une maturité surprenante qui vient contredire un corps demeuré très enfantin ; elle est asthmatique et toute l'attention de la maisonnée

est tournée vers le moindre symptôme annonciateur de crise. Comme une petite fée lumière, elle porte toujours dans la poche de sa jupe des boîtes d'allumettes, car son rôle est d'allumer les lampes, les bougies, le gaz du chauffe-eau. Elle les frotte si joliment que cela devient une cérémonie silencieuse, presque une prière : « Elle poussait le tiroir, en prenait une délicatement par sa tige. Puis elle refermait la boîte et, plaçant l'extrémité de ses doigts en un angle curieux, posait le bout rond et brunâtre sur le côté rugueux. Jusqu'à ce moment-là tout se passait tranquillement, d'une manière détendue. Aucune force exagérée nulle part. Mina avait les lèvres serrées, les yeux baissés. Puis elle prenait une petite inspiration et le bout de ses doigts s'envolait. Un bruit perçant frôlait les oreilles, au point que l'on pouvait se demander où une petite fille aussi frêle pouvait receler une telle promptitude. Et l'allumette s'enflammait. Et la pénombre alentour se retirait comme la marée. »

Tomoko ne tarde pas à découvrir que, plus que les allumettes, ce sont leurs boîtes qui fascinent Mina, et plus précisément leur imagerie : les motifs ou saynètes imprimés dessus grossièrement, dessinés approximativement, sont pour elles de véritables catalyseurs. Sous son lit sont cachées des dizaines de boîtes d'emballage récupérées ici et là dont elle a recouvert les parois de son écriture, avec, collée au fond, l'une de ces petites boîtes d'allumettes. Mina y a recueilli et inscrit le récit que lui inspire chacune des images. « L'histoire cachée de l'étiquette devient flamme entre ses doigts » ; en l'enfermant dans cet habitacle, elle entend créer « un endroit pour que ses personnages puissent vivre en paix ». Ainsi, par exemple, l'éléphant et sa bascule, les deux hippocampes assis sur un quartier de lune, l'ange occupé à recoudre ses ailes, la petite fille qui attrape des étoiles dans une bouteille... Quelques-unes de ces histoires sont insérées dans le roman : le lecteur émerveillé les reçoit comme de précieux cadeaux, en espérant toujours une nouvelle. Ce sont de brefs récits poétiques, fantaisistes, pour autant non dénués d'angoisse, aux situations souvent irrésolues, aux fins en suspens.

enfances à lire

Cependant, l'actualité et la réalité extérieure font irruption dans la vie de cette famille d'une manière ou d'une autre, par le biais de la télévision notamment : le suicide de Yasunari Kawabata, la prise d'otages aux Jeux Olympiques de Munich – nous sommes en 1972. Tomoko découvre ainsi l'histoire de la Shoah, apprenant que la famille de Grand-mère Rosa a été exterminée, et que celle-ci ne doit la vie sauve qu'à sa présence au Japon. Elle est stupéfaite aussi de voir que la mort d'un écrivain peut affecter ses lecteurs comme s'il s'agissait d'amis proches. Cette année-là, Tomoko passera de l'enfance à l'adolescence. Les quatre saisons se succéderont, d'un printemps à l'autre (la rentrée des classes se fait en avril au Japon), l'été semblant monter de la mer, l'hiver descendre de la montagne, depuis cette maison située à mi-chemin entre les deux. Elle connaîtra sa première nuit blanche, ses premiers émois face aux hommes, et prendra conscience plus généralement des façons dont les adultes « s'arrangent » avec la vie. Trente ans après, le souvenir de ces jours passés à Ashiya, gravés profondément dans son cœur, est devenu « le lieu géométrique de sa mémoire ». Sa carte de prêt de la bibliothèque qu'elle a conservée précieusement, écornée, jaunie, relique gardant la trace des titres des livres qu'elle allait emprunter pour Mina puis pour elle-même, est devenue pour elle une véritable machine à se remémorer.

Bien des thèmes chers à Yoko Ogawa, dont la quasi-totalité de l'œuvre est désormais traduite en français, se retrouvent dans ce *Bildungsroman* à la japonaise : la passion des collections, la mort, la beauté, l'amitié pour les animaux, les liens affectifs, l'Occident, l'écriture et l'inspiration. Le texte, imprégné de délicatesse, se distingue par l'attention prêtée aux bruits et aux couleurs, aux gestes, aux visages et aux changements infimes qui s'y font jour, aux intonations, aux rouages secrets et engrenages imperceptibles. Un soupçon de pensée magique affleure parfois à la surface du récit, dans les réflexions du personnage ; il faut dire que la voix de l'inconscient, chez cet auteur, n'est jamais étouffée. Peut-être, pour Yoko Ogawa, les écrivains res-

semblent-ils aux anges décrits par Mina dans l'une de ses boîtes, et descendent-ils « en voltigeant jusqu'au niveau de l'oreille de l'homme qu'ils visent, en agitant leurs ailes de manière soutenue » pour lui délivrer leur message ; aussi doivent-ils être tout particulièrement doués pour la couture, ayant souvent à repriser leurs ailes, et porter toujours dans leur dos leur nécessaire à coudre. Une allumette qui s'enflamme, un bruissement d'ailes, le savoir-faire de la couturière sont de belles métaphores de l'inspiration, du sens et du travail de l'écriture : souhaitons à notre romancière qu'aucun de ces trois éléments ne lui fassent jamais défaut...

Françoise Le Bouar